» Mais il est convaincu que ses chasseurs sauront se faire respecter eux-mêmes et montreront qu'ils comprennent la véritable solidarité en clouant au pilori quiconque se hasarderait à leur prêcher l'indiscipline.

» Ils n'oublieront pas qu'une fois dans l'armée, quelles que soient ses opinions personnelles et si respectables soient-elles, le soldat français n'a plus qu'un devoir : rester discipliné, respecter ses chefs et leur obéir.

» Les sentiments de devoir, d'abnégation et de sacrifice qu'il manifeste ainsi sont autrement nobles et généreux que l'égoïsme jouissif et individualiste qui, répandu facilement au cœur des masses, rafale les plus belles nations au dernier rang.

» Chasseurs du 16e bataillon, rappelez-vous les vertus de vos devanciers, agissez présents à l'esprit les actes de sacrifice héroïque dont ils furent coutumiers, et unissez-vous dans un effort salutaire, pour éviter que la beauté des pages de l'Historique de votre bataillon ne soit ternie de quelque tache ! »

Le Meeting à l'Hippodrome

PLUS DE 3.000 AUDITEURS PROTESTERENT CONTRE LES PROJETS DU GOUVERNEMENT

Malgré un temps merveilleux qui n'incitait guère à aller s'enfermer dans une salle, les travailleurs lillois ont répondu en masse à l'appel des groupements d'avant-garde qui les invitait à assister hier à l'Hippodrome, au meeting organisé pour protester contre les projets militaires du gouvernement.

Plus de 3.000 assistants saluèrent l'installation du bureau composé des citoyens Ch. Saint-Venant, secrétaire de la Bourse du Travail ; Bondues et Bour, conseillers prud'hommes.

Saint-Venant présente les orateurs : Marck, de la C. G. T. et Sébastien Faure et donna aussitôt la parole à Marck.

DISCOURS DE MARCK

Le trésorier de la C. G. T. commença ainsi son discours.

Pourquoi protestons-nous ?

Il il donna à ce sujet les explications suivantes :

« C'est la quatrième fois que la C. G. T. est appelée à protester contre des menaces de guerre, qui seraient d'épouvantables tueries.

» Nous connaissons les horreurs de la guerre marocaine. Une guerre plus effroyable doit-elle se produire ?

» Des bruits tendancieux prétendent que oui. Mais nous qui sommes allés à Berlin nous avons pu nous convaincre que les travailleurs allemands ne désiraient pas plus la guerre que ne la veulent les travailleurs français.

» La loi de trois ans que le gouvernement veut imposer est odieuse, car même en cas de danger elle serait inefficace. Cela est prouvé.

» C'est pourquoi la C. G. T. protestera envers et contre tous. »

L'orateur donna ensuite lecture de quelques citations émanant d'hommes politiques et qui présentent la caserne comme un foyer de corruption et un lieu d'infection morale.

Puis il termina son discours en faisant connaître les sommes fabuleuses que coûte au pays la conquête du Maroc.

L'orateur qui fut très applaudi fut remplacé à la tribune par Sébastien Faure.

DISCOURS DE SEBASTIEN FAURE

« On veut nous imposer le rétablissement de la loi de trois ans et 200 millions d'armements, dit Sébastien Faure. Examinons au moins ce qu'il convient de faire en l'occurrence.

» Le gouvernement, complice et prisonnier des états-majors militaires et financiers nous dit que ce sont là les seules mesures à prendre en présence du danger qui nous menace.

» Mais ces projets sont soumis à notre libre examen et à notre critique.

» L'empressement équivoque que l'on met à vouloir nous faire avaler cette pilule amère justifie notre méfiance.

» L'Allemagne veut des armements nouveaux. Entendu. Mais ils ont été proposés à la nation après que le gouvernement français ait proposé ceux que l'on veut nous imposer. Il faisait le chancelier de l'Empire ajouta qu'ils s'imposaient pour l'Allemagne en raison de la poussée du chauvinisme français.

» Nous savons que l'application de la loi de trois ans n'augmenterait pas d'un soldat le nombre des combattants de la classe restant à la caserne représentant ce qui est actuellement la première année de réserve.

» Veut-on fertiliser notre couverture à la frontière de l'Est. Il n'est pas utile de voter la loi de trois ans pour cela.

» Que l'on garnisse supplémentairement la frontière avec une partie des troupes du centre et voilà le résultat désiré obtenu.

» La nation désire-t-elle le rétablissement de la loi de 3 ans comme on le prétend ? Il suffirait de la consulter pour être convaincu du contraire.

» Nous en avons actuellement la preuve d'ailleurs.

» L'un s'est aperçu en effet que l'hostilité franco-allemande n'existait que dans certaines sphères intéressées des deux pays.

» Quant à la classe ouvrière des deux nations, elle désire ardemment la paix.

» Le véritable but des projets militaires est une œuvre d'asservissement capitaliste contre laquelle il faut réagir.

» C'est pourquoi notre agitation est nécessaire. Et le peuple l'a bien compris car il répond à notre appel et nous apporte son approbation et son concours.

Par cette phrase, Sébastien Faure termina sa conférence :

« Quand l'heure sonnera, le peuple dira : Oui, nous allons faire la guerre, mais cette guerre ne sera pas la vôtre, exploiteurs, ce sera la nôtre, celle des exploités. »

L'ORDRE DU JOUR

Lorsque se furent tus les applaudissements, Sainte-Venant donna lecture de cet ordre du jour, lequel fut acclamé unanimement :

« Les citoyennes et citoyens, réunis au nombre de 3.500, salle de l'Hippodrome à Lille, après avoir entendu les citoyens Marck, trésorier confédéral et Sébastien Faure sur le sujet ayant trait aux trois années de présence à la caserne,

» Protestent contre le projet gouvernemental voulant rétablir la loi de trois ans ;

» S'engagent à faire toute la propagande qui convient pour faire échec à cette loi projetée et exiger du Parlement de revenir sur son vote ayant pour but de retenir à la caserne la classe libérable en septembre prochain ;

» Se séparent aux cris de : A bas les trois ans - A bas les guerres ! Vivent les organisations ouvrières ! Vive la Révolution sociale ! »

DES INCIDENTS

A la sortie du meeting quelques incidents se produisirent à la suite de brutales interventions de la police qui disperse la foule sortant de l'Hippodrome.

M. le commissaire de police Broux et l'inspecteur Vandeportael qui semblaient diriger le ridicule déploiement de forces massé dans les environs de la place de la République avaient totalement perdu leur sang-froid et se montraient très agités parce qu'une dizaine de galonnés de l'Action Française venaient narguer les citoyens qui sortaient de la conférence.

Et bien entendu, ils firent charger ces derniers.

Cela provoqua quelques collisions et onze arrestations pour cris séditieux, outrages, etc., ont été opérées parmi lesquelles neuf auraient été maintenues.

A MAING

Superbe manifestation démocratique

Continuant la série de ses manifestations contre les projets de lois militaires et les menées réactionnaires du gouvernement, la classe ouvrière organisée de la région de Valenciennes a eu, dimanche, une magnifique journée à MAING.

La section socialiste, le syndicat et la coopérative dont les militants et les adhérents sont toujours dans le plus complet *accord pour la propagande commune*, avaient multiplié leurs efforts, pour le succès du cortège-meeting qui devait être, par son ampleur et son importance, la manifestation la plus grandiose qu'on eût encore vue dans cette commune industrielle.

LE DEFILE

A trois heures, sous les rayons d'un vrai soleil d'été, les groupements sont concentrés au pont de Trith.

La plupart des groupes politiques, économiques, de l'arrondissement, sont représentés par d'importantes délégations, dont nous ne pouvons, crainte d'omission, tenter l'énumération.

De même, signalons, mais en nous excusant d'en oublier, sans doute, les drapeaux et bannières des sections socialistes de St-Amand, Valenciennes, Hausay, Anzin, Condé, Maing, Wavrechain-sous-Denain, Raismes, Denain, dont le fanion est toujours depuis 13 ans, vaillamment porté par la citoyenne Sidonie Semail ; les emblèmes des libre-pensée « Les Enfants de Voltaire », de Valenciennes, de Raismes, des syndicats métallurgistes de Maing, Trith, Anzin, du syndicat du bâtiment de Valenciennes et du syndicat de la chaussure ; des coopératives de Bruay et de Denain, etc., et enfin celles des sociétés musicales, les musiques ouvrières de Saint-Amand et de Petite-Forêt.

Parmi les nombreux militants se trouvent les camarades Mélin, délégué de la Fédération socialiste du Nord ; Merheim, délégué des Métaux à la C.G.T. ; Lefebvre, maire, Minot, Fréalle, Evin, de la section de Denain et plusieurs conseillers municipaux ; Linquette, Béhal, adjoints au maire d'Anzin et Hérin Delannoy, secrétaire du conseil d'arrondissement du P.S., Trocmé, secrétaire de l'Union des Syndicats ; Kohler, Stévenard, Dusaert, conseillers prud'hommes ; Hiet, avocat ; Tabary, secrétaire du comité cantonal de Condé, etc., etc.

On se forme, et les musiques, qui vont déployer une infatigable énergie, battent le rappel et la mise en marche.

Les organisateurs, les dévoués citoyens Tonnoir Henri, Lemoine Henri, Lottiaux J., Dangréaux A., prennent la tête, avec les orateurs du meeting et les anciens élus et candidats du parti à Maing.

Derrière, vient la Fanfare ouvrière de Saint-Amand, avec ses trompettes et la société de Petite-Forêt se place, au centre du cortège, qui s'ébranle aux accents de l'*Internationale*.

Les hommes de confiance, avec brassard rouge, flanquent l'armée ouvrière, et rappellent que chants et cris feraient naître des incidents.

D'ailleurs, tout le long du parcours, ces prescriptions seront suivies avec une admirable discipline.

A l'entrée du territoire, une fausse porte, très bien décorée, salue les « camarades étrangers ».

Au pont du canal, les gardes de Trith sont de faction.

Plus loin, M. Cloart, maire de Maing, ses deux gardes, les agents de la police spéciale stationnent.

C'est le service d'ordre, qui n'aura pas à intervenir, non plus que les gendarmes, mis en réserve.

Dire qu'à l'échauffourée, au guet-apens policier d'Anzin c'était la même foule, venue dans le même dessein, qu'on charge.

Il y a quelque chose de changer depuis la dernière séance de la Chambre.

Une nombreuse affluence attend à l'entrée de l'agglomération le cortège des travailleurs — tous l'étiantine rouge à la boutonnière — et se mêle à ceux-ci.

On fait tout le tour de la localité ; ceux qui n'ont point voulu manifester sont, avec les femmes et les enfants, sur les trottoirs. Les réactionnaires paraissent troublés à la fois et ahuris de voir se dérouler, dans un calme aussi imposant, cette « procession » révolutionnaire qui comprend plusieurs milliers de citoyennes et de citoyens.

A 4 heures, on pénètre dans la prairie où doit se tenir le meeting.

Les musiques se massent dans un angle, les porte-drapeaux viennent se placer autour de la tribune, sur une estrade fort élégamment ornée avec les inscriptions : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous », surmontées d'un soleil rouge.

Quand la foule a pris un pittoresque aspect où l'on est chez soi, le « Chant du 14 » et les hymnes socialistes retentissent, chantés par tous et sont suivis des exécutions musicales que l'on acclame.

Une sonnerie de clairon, et le citoyen Lottiaux, après un mot de bienvenue, propose le bureau :

LEFEBVRE, de Denain, président ; BEHAL, d'Hérin ; LINQUETTE, d'Anzin, assesseurs.

LES DISCOURS

LEFEBVRE remercie l'assistance et la salue au nom de la cité denaisienne.

Il souhaite aux amis de Maing de conquérir aussi pour une triple action leur pouvoir communal. Cela évitera en entraînant l'un défilé religieux du matin où l'on hôtère les chants, alors que le soir on nous en fait un crime.

HIET dit que si les soldats ne marchent pas pour les trois ans, les socialistes viennent tout de même de faire une marche militaire.

Il montre la réaction instillée au gouvernement qui est le vrai fauteur de désordre et contre lequel il faut que la force toute entière du prolétariat s'organise et dresse.

DELANNOY dit que les capitalistes de leur protestation : la volonté populaire parle. Il expose comment la guerre marocaine au Maroc est l'origine de la loi de trois ans. Les travailleurs doivent s'élever contre, non, c'est *Jaché*, et il faut qu'ils prennent chacun semblable [illegible] cette campagne nécessaire.

TABARY rappelle [illegible] Hervé et Gérault-Richard [illegible] social voulu par les [illegible] plaît que les ouvriers devront se servir [illegible] de leurs armes d'organisation et leur bulletin de vote pour répondre à cette politique de scélérat.

MERHEIM prononce un discours [illegible] documenté : il fait voir le gouvernement [illegible] charmant, mais en vain contre les organisations ouvrières et la C. G. T.

Il rappelle comment les richesses [illegible] de l'Est, ont été accaparées par des financiers internationaux, surtout allemands.

Alors nos soldats défendraient-ils le patrimoine français ?

Il rend hommage à Vaillant, à Jaurès pour avoir réfuté les arguments mensongers du gouvernement dans les projets militaires, dus à des coups de force illégaux et contre lesquels le pays tout entier s'élèvera.

Il reprend les terrifiantes statistiques d'après lesquelles l'hygiène marche dans les casernes et la mortalité croît avec le long service.

Enfin, il engage les travailleurs à s'organiser fortement, à chercher à comprendre la liberté dans l'atelier comme la liberté de la rue et leur reproche de trop négliger l'action économique.

LA PRESENTATION DES DRAPEAUX

TROCME présente le nouveau drapeau du syndicat de Maing. Le drapeau n'est pas tout : il faut que l'esprit d'organisation, de propagande, de lutte préside aux actes des ouvriers.

MELIN, de son côté, comme délégué de la Fédération, présente l'étendard de la section Socialiste.

Il dit son émotion devant cette foule de travailleurs conscients, qui n'oublieront pas le devoir sacré, qu'il leur a prêché depuis plus de 20 ans, de s'unir sur tous les terrains sans négliger aucune forme d'action.

Il fait le procès des républicains traîtres qui depuis 40 ans n'ont pu assurer la stabilité d'institutions démocratiques, encore menacées aujourd'hui, et termine en appelant tous les ouvriers à la guerre sainte, celle du travail contre le capital.

Avant la présentation des drapeaux, la Chorale Ouvrière de Condé avait chanté artistement le « Drapeau Rouge ».

DEGUISE clot et résume les discours en quelques mots où il exprime la joie du militant dans une journée comme celle-ci et fait également appel à l'union de tous.

LEFEBVRE exorte Durre et Verdavaine, empêchés, félicite à nouveau les citoyens présents et fait voter un ordre du jour CONTRE LA REACTION, LES 3 ANS ET LE MAINTIEN DE LA CLASSE.

Les orateurs ont été très applaudis et c'est à l'unanimité que l'on vote l'ordre du jour et que l'on acclame DANGREAUX, qui remercie à son tour.

A 6 heures 30, la réunion prenait fin, dans le même calme qu'elle avait commencé, laissant à tous l'impression que le succès de cette journée aura une portée considérable dans la région.

O. D.

AU PAYS NOIR

Un important discours de Basly

Les travailleurs de la mine se prononcent contre les trois ans. — Ils se prononcent aussi pour le bloc républicain

Il n'est pas douteux que la classe ouvrière est exaspérée contre le gouvernement de coup de force que nous subissons, et qu'elle se lèvera volontiers le jour où le parti républicain lui jettera le suprême appel.

Il faudrait, aux thuriféraires de la loi néfaste, sonder les masses prolétariennes pour savoir ce qu'elles pensent des projets du gouvernement. Comme aux grandes époques où le régime républicain fut en péril, la colère commence à gronder dans les milieux ouvriers, et jamais MM. Barthou et Etienne ne parviendront à réduire la résistance qui s'annonce comme devant être formidable.

Le n° 8 des mines de Lens est une des plus grandes cités de la plus grande société houillère du Pas-de-Calais. C'est là que dans les grosses circonstances où nous sommes, Jean Basly, vaillant ami et collaborateur BASLY est allé rendre compte de son mandat.

C'est devant la *presqu'unanimité* des mineurs de la fosse qu'il a parlé dimanche des événements actuels et qu'il a, avec sa franchise et son énergie habituelles, fait le procès de nos ministres de coup d'Etat.

Basly a démontré la parfaite inutilité de la loi de trois ans qui n'est faite que pour combler les vides de vos unités et remplacer les [illegible] pour le Maroc. Au surplus, son [illegible] la manière forte que peu veut employer pour faire avaler au peuple la conquête préparée par les financiers et les hommes d'affaires, est scandaleuse et de nature à soulever toutes les consciences républicaines.

Nous sommes en régime démocratique, où seule peut se forfaire à la mission qui leur est confiée, les ministres, fussent-ils les agents plus ou moins avoués de la grande industrie, ne doivent rien faire contre la volonté du pays.

Or, le pays est contre la loi de trois ans. Et Basly énumère quels sont ceux qui votèrent contre les mesures chauvines : ceux qui [illegible] à la guerre et [illegible] à la guerre civile : les socialistes qui viennent dans des conditions les [illegible] ceux qui [illegible] aucun intérêt à [illegible] ou le sang des fils du peuple [illegible] souffrants ; l'industrie française qui se [illegible] pour ne pas provoquer certaines [illegible] ; mais qui songe aux [illegible] de ce militarisme extravagant ; le paysan qui, d'instinct, déteste la guerre, les penseurs, les philosophes qui [illegible] ; il n'y a pas longtemps [illegible] des Balkans, et tous ceux dont les [illegible] sombreront dans l'aventure que [illegible] vouer.

Heureusement, dit Basly, que le peuple se réveille, qu'il va faire entendre [illegible] grande voix, que le parti républicain, celui de l'affaire boulangiste et du crime contre Dreyfus — se lève pour résoudre une des plus grandes crises de notre [illegible] toire nationale. (Cris : A bas la guerre ! A bas les trois ans !)

Les socialistes n'ont pas la prétention de résoudre seuls le difficile problème de l'heure présente. Ce sera même leur honneur d'avoir fait entendre, les premières paroles de réconciliation et d'union aux radicaux un suprême appel en faveur de la République menacée [illegible] le plus par les anciens partis.

A ce moment, c'est-à-dire à cette [illegible] sion à la constitution du nouveau bloc des gauches, les applaudissements crépitent de nouveaux cris : A bas les trois ans retentissent. Basly rappelle, en termes expressifs, l'époque des ministères de défense républicaine, de Combes et Waldeck-Rousseau, de ces républicains impeccables lesquels la pensée se reporte aux heures difficiles.

Notre ami retrace éloquemment l'époque héroïque de ces deux ministères, qui en même temps qu'ils forçaient l'estime du peuple, par des actes réformateurs [illegible] faient reculer les hordes nationalistes [illegible] nous à nouveau sous le fanion de M. Barthou.

Basly cite Hervé et Vaillant dont les sentiments révolutionnaires sont bien connus, ces hommes qui sont à l'extrême avant-garde du socialisme se sont brusquement retournés vers l'armée républicaine pour la demander de se sentir les coudes, de s'unir fraternellement pour la grande bataille que préparent toutes les réactions.

Avec infiniment de logique, le député socialiste de Lens accuse d'ingratitude la bourgeoisie républicaine qui n'a gardé aux mineurs ouvriers aucune reconnaissance des sacrifices qu'elles ont fait pour sauver la République en 1876, en 1889, en 1898.

L'ordre moral, le boulangisme, l'affaire Dreyfus, autant de victoires des travailleurs sur les ennemis de la République.

Les a-t-on récompensés comme ils le méritaient, ces braves gens qui attendent l'amélioration de leur sort ? Les récompensera-t-on du gros effort qu'ils vont faire contre toutes les forces coalisées du chauvinisme le plus méprisable et du patriotisme le plus douteux ?

Qu'importe, il faut marcher au devoir, et dans une admirable envolée.

Basly se prononce pour le bloc des gauches, dont il fut partisan et toujours, le partisan convaincu et qui est si utile, si nécessaire que sa seule évocation les vilains oiseaux du nationalisme s'apprêtent à prendre le large.

Espérons, dit Basly, qu'après la bataille que nous allons livrer on récompensera les travailleurs par des lois sociales qui feront oublier les trop longues injustices dont ils ont été l'objet. Il termine par un exposé éloquent de la situation du prolétariat minier et des réformes qu'il est en droit d'attendre.

HOMMAGE MERITE

Le langage de Basly a trouvé dans le centre [illegible] de Vendin-le-Vieil des approbateurs enthousiastes. Son discours, que nous avons reproduit in extenso, a produit une impression profonde.

Deux hommes l'ont fait remarquer. L'un, M. Dorsel, maire de la commune, lui a dit au milieu des bravos :

« Les ouvriers mineurs parlent de vous avec orgueil et fierté. Il est vrai que vous savez les défendre et que de près ou de loin vous songez sans cesse à améliorer leur sort. Pour eux, vous avez affronté des batailles formidables. Vous avez lutté contre des gens de partis dont l'autorité est incalculable. Récemment encore, au sujet de cet article 12 des retraites des ouvriers mineurs qui augmentait [illegible] vous avez mené un combat [illegible] vous avez gagné. [illegible] intimidant les [illegible] vous avez [illegible] les sacrifier. [illegible] aux ministres du Nord et du Pas-de-Calais [illegible] A vos propos [illegible] vous ne [illegible] ouvriers de [illegible] ouvriers, dont [illegible] est si nécessaire, de se rapprocher dans une plus étroite communauté [illegible] but qu'a poursuivi le gouvernement en déposant un projet de loi sur [illegible] de sociétés à participation [illegible] N'est-ce pas encore pour permettre aux ouvriers de s'élever dans la hiérarchie sociale que le gouvernement [illegible] aux Chambres le réglementer par [illegible] les associations ouvrières de production [illegible] instituer le crédit au travail ?

[illegible] ministre du travail [illegible] difficile de soutenir [illegible] qui a des [illegible] sociétés de répartition [illegible] sait quel retour en arrière [illegible] est que s'il veut le bien-être [illegible] comprend [illegible] dans l'ordre et la [illegible] ».

Dans les Casernes

A Nancy

CONTRE LE PATRIOTISME DE CAFE-CONCERT

A la suite des incidents [illegible] dans diverses villes et [illegible] manifestations [illegible] à l'occasion des [illegible] Hanibaux, collègues [illegible] vient d'être [illegible] à Nancy, [illegible] entre les autorités civiles et [illegible]

La [illegible] Meurthe-et-Moselle et la [illegible] de recevoir [illegible]

[illegible] de la fédération [illegible] Finchement le [illegible] ment de leurs [illegible] et empêcher les ex[illegible] manifestations de [illegible] Nancéiens ce [illegible] le patriotisme [illegible] A ce qui [illegible] et profond qui [illegible] dans la guerre, [illegible] envers la pa[illegible]

A Troyes

HUIT JOURS DE PRISON POUR UNE PETITION

[illegible] Hiet, dit [illegible] a été surpris [illegible] habitants une [illegible] ans et contre [illegible] sous les dra[illegible] jours de prison.

A Bordeaux

DES SOLDATS MANIFESTENT

[illegible] Un incident s'est [illegible] sur le cours Saint-Jean [illegible] tramway à [illegible] tout à coup à [illegible] A bas les trois ans ! Vive la classe [illegible] ! Internationale [illegible]

Deux Ministres à Montdidier

M. Cheron expose le programme social du gouvernement

M. Klotz parle de la réforme électorale et de la loi de 3 ans

Montdidier, 25 mai. — M. Klotz, ministre de l'Intérieur et M. Henri Chéron, ministre du Travail se sont rendus aujourd'hui dans la Somme, à Montdidier, pour inaugurer l'Hôtel de la Caisse d'épargne.

Discours de M. Chéron

Après la cérémonie d'inauguration, un banquet de cinq cents couverts a été servi sous le préau de l'ancien collège. Au dessert, après les allocutions du préfet, du maire, des présidents des conseils général et d'arrondissement M. CHERON a exposé le programme social du gouvernement. Il a parlé des dangers de la dépopulation aggravés par ces deux fléaux : l'alcoolisme et la tuberculose contre lesquels nous devons unir tous nos efforts.

« Mais a dit le ministre du travail, il ne suffit pas pour défendre la race, l'individu, la famille [illegible] de garantir contre certains malheurs [illegible] de leur donner un foyer sain, ni de modifier les conditions du travail, il faut permettre à l'homme de gagner sa vie en travaillant comme le disait dans son éloquent discours du Neubourg M. Aristide Briand. Il faut limiter des rapports nouveaux [illegible] travail et la richesse. Il faut [illegible] patrons et aux ouvriers, dont [illegible] est si nécessaire, de se rapprocher dans une plus étroite communauté [illegible] but qu'a poursuivi le gouvernement en déposant un projet de loi sur [illegible] de sociétés à participation [illegible] N'est-ce pas encore pour permettre aux ouvriers de s'élever dans la hiérarchie sociale que le gouvernement [illegible] aux Chambres de réglementer par [illegible] les associations ouvrières de production [illegible] instituer le crédit au travail ?

[illegible] ministre du travail [illegible] difficile de soutenir [illegible] qui a des [illegible] sociétés de répartition [illegible] sait quel retour en arrière [illegible] est que s'il veut le bien-être [illegible] comprend [illegible] dans l'ordre et la [illegible] ».

Discours de M. Klotz

Le ministre de l'Intérieur, prenant ensuite la parole [illegible] réforme électorale.

APPEL A L'UNION REPUBLICAINE

[illegible] son maintien [illegible] Il est le devoir [illegible] est temps encore de [illegible] mode de scrutin. [illegible] aux élections, il risque de donner [illegible] intérêts particulières sur le [illegible] général, dont il importe [illegible] plus que jamais la prépondérance.

[illegible] les gouvernements précédents, depuis sept années, ont proclamé la nécessité de la réforme électorale : je demeure attaché à sa réalisation.

Le Sénat voudra bien reprendre, dans quelques jours, la discussion au point où elle en était restée avant les dernières vacances de l'Pâques. Il estimera, je l'espère, comme nous, indispensable d'aboutir dans des délais très rapprochés. N'est-il pas en effet loyal de fixer un chacun sur le mode prochain de consultation du suffrage universel, afin que les divers partis puissent en temps utile arrêter leur formation de combat ? L'accord entre les deux Chambres devra donc être établi avant la fin de la session ordinaire : pour y atteindre, nous ne négligerons aucun effort sincère de conciliation : nous continuerons de rechercher soit au Sénat, soit ensuite à la Chambre, soit enfin auprès d'une commission interparlementaire, la formule qui permettra à la majorité républicaine tout à la fois de l'accepter au Parlement et de la mettre utilement en pratique devant le pays.

Mais quel que soit le mode de scrutin, les républicains s'exposeraient à un désastre s'ils ne restaient étroitement unis. Le gouvernement s'emploiera à préparer et à cimenter leur entente. C'est grâce à elle que dans l'ordre laïque, dans l'ordre fiscal, dans l'ordre social, la République a su triompher : son œuvre, dans ces divers domaines, doit être défendue, poursuivie, complétée. Nous ne faillirons pas à notre tâche.

NI GUERRE, NI HUMILIATION

Aussi bien est-il hautement désirable qu'un désaccord, qu'un malentendu ne se produise pas à l'heure où la France se doit d'accomplir une tâche délicate d'où dépendent son avenir, sa force et sa sécurité. N'ai-je pas déjà dit autrefois que l'« esprit de patriotisme doit imposer silence à l'esprit de parti » ? Il me souvient qu'il y a près de deux ans, vous vouliez bien m'offrir, comme aujourd'hui, un banquet, à l'occasion de mon retour au ministère des finances : c'était en juillet 1911 ; et quelques jours auparavant, la « Panthère » avait surgi devant Agadir. Pendant de longues semaines, le pays, témoignant d'un sang-froid merveilleux qui fut pour le gouvernement d'alors une aide ines-

---

FEUILLETON DU 26 MAI. — N. 73

LA BLONDE AIMÉE

par Léon SAZIE

TROISIEME PARTIE

Les deux chéries

Chez le beau Max, quels ravages ! Non seulement le temps avait mis sa griffe sur lui, mais la vie de fièvre, de lutte incessante, de passions folles... la figure amaigrie, aux pommettes saillantes, son menton plus lourd, sa mâchoire plus bestiale sous la moustache plus noire qu'autrefois... le crâne dégarni sous les mèches teintes aussi et ramenées artistement par le coiffeur, les yeux brillants marqués aux angles par la terrible patte d'oie... tout dénotait l'existence de plaisir, de jeu, la vie sans commerce, le surmenage, la surexcitation nerveuse et déprimante...

Max n'était plus que le reflet de ce qu'il avait été, et ce n'est qu'à force de volonté, d'énergie et de concours chimiques qu'il parvenait à donner encore comme une illusion du beau Max d'autrefois.

Le baron et le comte regardaient dans la salle, lorgnaient d'un air négligent, fatigué, impertinent, les femmes dans les loges, paraissaient n'apporter aucune attention à ce qui se passait sur la piste.

Evidemment, ils étaient venus uniquement pour Lilia et attendaient son entrée en tuant le temps comme ils pouvaient, sans s'intéresser à un spectacle banal et sans aucun intérêt pour eux.

Comme le comte de Lestanque regardait maintenant vers la droite, tout à coup il eut un mouvement d'ennui.

Deux hommes, d'ailleurs correctement vêtus et le revers de l'habit fleuri, ainsi que sous les élégants de la salle, se tenaient debout et bout du couloir, et ces deux hommes, ayant rencontré le regard fatigué et las du comte de Lestanque, lui adressèrent un bonjour très amical, un peu familier même.

Max plissa les sourcils : il paraissait fortement contrarié, mais rendit quand même le salut.

A l'entr'acte, le baron de Ferronnier quitta la loge. Max se trouva seul... Il avait vu les deux hommes quitter le bout du couloir et s'en aller. Il pensa qu'ils se trouvaient au bar, dans un foyer et qu'il risquait de les rencontrer. Il ne sortit pas. Mais, tout à coup ces deux hommes apparurent à la porte de la loge qu'il occupait.

— Bonsoir, cher ami, dirent-ils, bonsoir.

Et profitant de la stupéfaction de Max, ils entrèrent et s'assirent près de lui.

Machinalement, il leur serra les mains... Mais bas, avec une rage mal contenue, il leur dit :

— Je vous avais cependant défendu de m'aborder en public... Je ne voulais pas qu'on sût que je vous connaissais... Pourquoi êtes-vous venus me parler ?

— Parce que voilà quelque temps qu'on ne peut avoir de vos nouvelles... Nous vous avons écrit plusieurs fois, pas de réponse... et nous avons besoin de vous voir, vous comprenez, très besoin de vous dire deux mots. En venant ici en public vous trouver, c'est tout bonnement pour vous montrer que vous ne pouvez nous échapper, et que nous vous retrouverons quand même...

Enervé, vivement le beau Max répondit :

— C'est bon, si je ne vous ai pas écrit, c'est que je n'avais pas à vous écrire, et je n'ai pu vous recevoir.

— Oui, oui sans doute. Mais nous ne pouvons rester comme çà, nous autres. Faut vous arranger.

— Eh bien ! venez chez moi... un autre jour.

— Vous nous remettrez ce qui est convenu ?

— Je l'espère.

Les deux visiteurs saluèrent et s'éloignèrent.

Peu après, le baron s'effaçait pour laisser passer un spectateur, en habit aussi, mais à allure de militaire en civil, qui pénétrait essoufflé dans la loge.

— Je viens de croiser, dit-il, le brigadier Raymond.

— Ah ! fit Max tressaillant malgré lui... Où cela ?

— Là, près de la loge.

— Eh bien, mais qu'y a-t-il d'étonnant... Le policier fait son service probablement, ou vient voir, lui aussi, la fameuse Lilia.

Mais on sentait qu'en parlant, le beau Max éprouvait une forte gêne. Tout cela le contrariait fort.

— Et pour couper court, il ajouta :

— Regardons le spectacle... c'est plus intéressant que tout cela.

C'était, en effet, le tour du numéro sensationnel de Lilia.

Lilia allait paraître à cheval... et chanterait ensuite, mais elle ne serait pas accompagné par son frère le Gibo.

Le Gibo, en effet, s'était, la veille, en tombant, fait mal au poignet gauche. Il ne pouvait, déclarait-il, jouer du violon ni tenir le piano. Ce serait un accompagnateur qui seconderait la mésange.

Le Gibo, en vérité, ne s'était pas si douloureusement foulé le poignet... Tout cela faisait partie d'une petite combinaison à lui.

Il pensait qu'il valait mieux ne pas paraître en scène de quelque temps — jusqu'à ce qu'il ait appris que l'on ne retrouvait ni la Gorgona ni le Pegri.

En effet, si la mégère et son fils aîné se trouvaient encore à Paris ou dans quelque prison, on les dénicherait bien vite.

Si on ne les découvrait pas, c'est que, sans doute, après la fuite de Lilia avec lui, la Gorgona et le Pegri, privés de ceux qui les faisaient manger et surtout boire, poussés par l'extrême misère, étaient retournés en Italie.

Il pourrait alors se montrer sans crainte.

Car le hasard, si bizarre, aurait pu amener la Gorgona et le Pegri au cirque, bien que cela fût invraisemblable... Mais qui savait... et s'ils ne reconnaissaient pas en cette Lilia actuelle la Lilia qu'ils martyrisaient autrefois... il était impossible qu'ils ne reconnaissent pas le bossu...

Lilia avait extrêmement grandi... changé... Mais lui, il était, pour ainsi dire, resté le même.

Et cette reconnaissance était la catastrophe.

Alors, pour la retarder encore autant que faire se pourrait, il avait continué ce coup de la foulure du poignet.

D'ailleurs, cela ne dérangeait en rien le programme, et au fond sir Marcus ne tenait pas plus que cela à prodiguer le bossu, que maintenant il tenait en forte suspicion.

Lilia devait donc paraître escortée, encadrée par le Red cowboy et ses fellows.

Lilia obtint un succès égal à celui qui l'accueillait dans toutes les villes d'Amérique.

Quand elle parut, le beau Max, qui se tenait affaissé, tout à coup se releva tout frémissant.

Serrant machinalement le bras du baron, nerveusement, la gorge serrée, il lui dit :

— Regardez ! Regardez ! On dirait Fabienne !

— C'est vrai, oui... Cette Lilia ressemble étonnamment à ma nièce... C'est étrange...

— C'est Fabienne... Fabienne en brune, mais c'est Fabienne.

Il assista tout fiévreux aux exercices de Lilia, écouta, ravi et tremblant, la partie de chant, puis quand Lilia salua, envoyant à la salle en délire des baisers en remerciements, le beau Max se précipita comme un fou hors de la loge, courant dans la direction des coulisses. Il bousculait tout le monde, voulait de force se livrer un passage dans ces couloirs encombrés.

— Le voilà emballé, pensa le baron, le voilà parti vers quelque sottise nouvelle... Faut-il que l'amour de sa femme lui tienne au cœur... Ah ! le malheureux garçon !

Malgré son impatience, le beau Max mit beaucoup de temps pour gagner les coulisses.

Il était fort connu de tout le personnel, avant été l'amant de pas mal d'écuyères. On le laissa circuler à son aise. Mais ils étaient beaucoup d'autres gentlemen dans le même cas.

Et le couloir qui conduisait à la loge de Lilia était déjà obstrué par les habits noirs de soupirants tout aussi emballés que lui et qui, mieux placés, étaient arrivés avant lui. Tous venaient offrir à l'étoile nouvelle d'acheter sa conquête, d'acquérir comme aux enchères ses bonnes grâces.

Mais, au milieu du couloir, quelques mètres avant la porte de la loge de Lilia, se tenaient les cowboys.

Ils formaient une barrière infranchissable. On cherchait en vain à les séduire.

On leur nettoit des billets de banque dans les mains. Ils les roulaient en boulette et les jetaient au loin en riant, et ils repoussaient en se moquant d'eux ces gentlemen qui baragouinaient en mauvais anglais une supplication pour obtenir la faveur de passer.

Pendant cette manœuvre, le beau Max, jouant des poings, des coudes, des épaules, avait fini par se trouver au premier rang.

Tremblant, affolé, il voulut non pas parlementer avec les cowboys, mais, suivant sa nature violente, agir par force, il entra en lutte avec l'un d'eux, et chercha à en porter d'assaut un passage.

Mal lui en prit, car le cowboy attaqué riposta si fortement que Max de Lestanque, [illegible] demi assommé, ensanglanté, fut rejeté sur les autres qui reculaient effrayés maintenant, poussant des cris et appelant le garde.

A ce bruit, sir Marcus, qui se trouvait dans une loge attenant à celle de Lilia, [illegible] qu'on lui avait réservée, apparut.

Il arrêta le trop consciencieux cowboy, [illegible] essayant de calmer les habits noirs, obtint un silence relatif.

— Gentlemen, dit-il en français, mes sieurs, le désordre que vous occasionnez est regrettable ; toutefois, nous sommes fiers de l'hommage que vous rendez à miss Lilia. Cependant, pour que tout cela ne se renouvelle pas, je dois vous dire que miss Lilia est ma fille, et qu'elle repousse tou[illegible] hommage que ceux du public.

Je tiens à vous avertir qu'étant, moi, plusieurs fois millionnaire, ma fille n'accepte aucun bijou... Elle ne recevra aucune lettre dans sa loge, et jettera au feu toute lettre et toute carte qu'on lui ferait remettre. Ma fille Lilia et moi, nous désirons seulement les applaudissements de la salle, les bravos sur la piste... Veuillez vous retirer...

BAPTÊME DELESPAUL-HAVEZ
Confiseur-Chocolatier
DRAGÉES-CHOCOLATS
LILLE - Rue Nationale, 59-61